



LITTÉRATURE BRÉSILIENNE

les pouvoirs magiques des mots

Jean-Philippe Rossignol

Clarice Lispector
Mes chéries Lettres à ses sœurs
1940-1957
Des femmes-Antoinette Fouque

Machado de Assis
L'Alieniste
Métailie

D'un siècle à l'autre, de Machado de Assis (1839-1908) à Clarice Lispector (1920-1977), la littérature brésilienne s'emploie à libérer les pouvoirs magiques du langage.

■ On est à Rio de Janeiro en 1940. Clarice, comme les Brésiliens l'appelleront familièrement, est encore une inconnue. Son premier livre, *Pres du cœur sauvage*, roman somptueux imprégné de lectures multiples, paraîtra quelques années plus tard et apportera à Clarice Lispector une reconnaissance immédiate, synonyme à la fois de chance et de venin. En 1940, Clarice a 20 ans. Elle écrit à sa sœur Elisa. Après avoir évoqué des problèmes d'argent (les « vieilles traductions » pour l'Agence nationale ne lui permettent pas d'acheter des jupes en velours, pas plus qu'un « chemisier brodé »), après avoir souhaité beaucoup de joie à sa sœur, Clarice conclut sa lettre par un post-scriptum qui sonne comme un autoportrait fulgurant : « Garde ton calme si tu n'arrives pas à lire mon écriture. Compte jusqu'à 10, fais un tour de jardin et remets-toi à la tâche dans un esprit chrétien de sacrifice ». L'humour, la possession et une liberté de ton dessinent le charme veneneux de la plus originale des proses brésiliennes. Clarice ou les fleurs du mal.

Tres tôt, cette femme veut tout. Son désir l'entraîne dans des régions risquées et l'on a déjà croisé dans l'art ce sens de la demesure, ces excès qui se contaminent et s'onchevèrent subtilement, une machinerie qui pousse à être écrivain, sœur, femme de diplomate, amante, mère, icône, solitaire, diabolique et généreuse. Être tout au sein d'un pays immense, être soi-même le territoire qui rassemble les forêts et l'océan. Devenir sans limites et vouloir l'être ailleurs, exilée en Europe. Poursuivre jusque dans le sommeil les ambitions intenable d'une vie humaine. Et sentir le vide grandir d'où la possibilité du

sacrifice, d'où le caractère sacré de la littérature, perspective nettement plus lumineuse. Voici la destinée de Clarice n'échappant pas à l'écriture qui libère autant qu'elle assigne. La trajectoire commence en Ukraine dans une famille qui doit fuir persécutions et pogroms. La mère, Mania Krimgold, mourra la première et hantera longtemps le souvenir de Clarice. Le père, Pinkhas Lispector, est un mathématicien extrêmement doué qui verra son avenir restreint à cause de l'exil. Il est émouvant de découvrir la reproduction du passeport russe qui permit à la famille de s'installer au Brésil. Le document est délivré en 1922 à Bucarest par le consulat de Russie et il est valable pour un an. Heureusement les monstruosité de l'Ukraine n'affecteront pas la mémoire de Clarice. De sa grande beauté (les photos le prouvent), son impatience (les lettres le montrent) et son excentricité (les témoignages se

recoupent), Clarice tirera une force dont on ne connaît pas la source. Dans *Mes chéries* (Minhas Queridas), lettres à ses sœurs, missives adressées entre 1940 et 1957, on prend part à la naissance d'une écriture, la puissance d'une révélation. Sa frénésie intarissable pour la vie se canaliserait un peu mieux avec la parution des premiers textes. On comprendra l'ensemble du projet une fois achevé, comme c'est souvent le cas avec ceux qui ne trichent pas. *Mes chéries* fait d'ores et déjà jeu égal avec les livres qui exposent une personnalité rare dans son cheminement et sa complexité, pensons au *Métier de vivre* de Cesare Pavese et à *l'Habitude d'être* de Flannery O'Connor.

DIEU TRANSFORMÉ EN CAFARD

Le *Métier de vivre* et *l'Habitude d'être* de Clarice la rendent audacieuse aussi dans la fiction. Dans son rapport à la pornographie et la



folie. Dans sa façon de nommer le monde. Les noms chez elle sont décisifs. C'est une mystique du sens, une accélération du désir grâce au langage. Ce n'est pas le truc sexuel ordinaire mais une manière de « transporter » les corps, de les faire chavirer en favorisant la parole. À ce sujet, les quatre-vingts pages de *Passion des corps*, un recueil de nouvelles littéralement impubliables aujourd'hui, sont certainement les plus irrévérencieuses de l'écrivain. Ces nouvelles parlent de prostitution, du viol, de la maternité et de Dieu transformé en cafard. Elles mettent en scène des scélérats, des lesbiennes criminelles, une strip-teaseuse, un adolescent acoquiné avec une femme de soixante ans, une religieuse nymphomane, une drag-queen et un secrétaire qui ne craint pas l'extase charnelle avec des êtres provenant de Saturne ! On peut facilement imaginer les comités de salut public actuels à l'assaut de Clarice Lispector, la crosse à la main, avec l'espoir de la faire enfermer illico. Motif : outrage aux bonnes mœurs. Raison véritable : blasphème de dévoiler la corruption en vogue et ses pulsions meurtrières. Réponse sans détour de Clarice dans la préface « Éclaircissements » datée de 1974 : « Quelqu'un qui a lu mes nouvelles a déclaré que loin d'être de la littérature, c'était de l'ordure. J'en conviens. Mais il y a un temps pour tout. Il y a donc un temps pour l'ordure. » Cela dit, qu'on ne s'y trompe pas, la recherche de l'indécence n'est pas ce qui anime l'écrivain. Au contraire, elle cherche la transcription des états du cœur, des sensations, des conflits de l'âme (ce mot enfantin) ; le dessin des nombres, des voix, la folie aux prises avec la géométrie.

Dans *Pourquoi ce monde*, éclairante biographie de Clarice Lispector, l'éditeur et critique américain Benjamin Moser intitule « Seulement pour les fous » son neuvième chapitre. Il expose dans ces pages les obsessions de Clarice pour les chiffres. Sa volonté maniaque. Sa logique jusqu'au-boutiste. Ses visions. Sa dérive. Fidèle amie de Clarice jusqu'à la fin de ses jours, Olga Borelli témoigne en des termes très précis quant aux exigences de l'auteur de *la Ville assiégée* : « Lorsqu'elle me demandait de taper ses textes elle disait : « Compte jusqu'à sept, mets sept espaces dans le paragraphe, sept. Et essaie de ne pas dépasser la page 13. » Elle était si superstitieuse ! Pour les nouvelles elle disait : « Réduis. Ne laisse pas trop d'espace pour ne pas dépasser la page 13. » Elle aimait particulièrement les chiffres 9, 7 et 5. C'était quelque chose d'étrange chez elle, mais elle demandait à son éditeur de ne pas dépasser la page x, pour que le livre se termine là... C'est presque cabalistique, n'est-ce pas ? Elle avait beaucoup de réflexes de ce genre. » Sans se laisser enfumer par une supposée fascination pour la numérologie, Clarice Lispector pousse la logique



Machado de Assis

encore plus loin. Dans *Água viva*, elle note : « Je suis encore capable de raisonnement – j'ai déjà étudié les mathématiques qui sont la folie du raisonnement –, mais maintenant je veux le plasma – je veux me nourrir directement du placenta »

LA MAISON VERTE

Si l'on accepte que l'écriture bataille avec l'organique et les origines, si l'on ne trouve pas totalement incohérent que la chair des livres modifie en profondeur l'existence de leurs auteurs, si un écrivain vivant peut surgir à n'importe quel moment du passé, il est possible alors de remonter le courant des eaux brésiliennes et de nager à la fin du 19^e siècle. Pourquoi remonter le temps ? À quelles fins ? Pour croiser la route de *l'Aliéniste* (O Alienista), petit livre prodigieux écrit par Machado de Assis et publié à Rio en 1881. Sous couvert d'exploration de la folie et de la science, le roman de Machado est une allégorie des pouvoirs magiques de l'écriture. Voici l'histoire de Simon Bacamarte, un aliéniste de renom qui, après un exil européen – proche en cela de Lispector –, revient au Brésil pour y ouvrir un asile dans la ville d'Itaíba. L'institut porte le nom charmant de Maison Verte, autant dire l'arbre qui cache la forêt. Pas plus verte qu'accueillante, cette soignant maison est un asile, avec le discours qui l'accompagne : « Jusqu'ici la folie, objet de mes travaux, était une île perdue dans l'océan de la raison. J'en viens à soupçonner qu'il s'agit d'un continent. » D'un glissement l'autre, d'une île à un continent, Bacamarte le théoricien, Bacamarte l'aliéniste, Bacamarte le maniaque devient lui-même le fou qu'il

croyait éduquer. Ainsi, la Maison Verte n'a plus vocation à guérir mais à enfermer, comme le souhaite son professeur taré. C'est la ville entière d'Itaíba que Bacamarte espère attirer entre ses griffes. Machado de Assis excelle dans la peinture des forces en présence d'Itaíba, que ce soit le pharmacien Crispim Soares qui n'est pas sans rappeler Homais dans *Madame Bovary* ou bien Porfirio, qui mènera la révolte et se fait appeler « Protecteur de la commune au nom du peuple et de Sa Majesté »... En effet, la satire politique est au centre de *l'Aliéniste*, la satire et l'inquisition épinglée dans les actes de Bacamarte. La modernité du récit, l'ironie, la clairvoyance, le salut par la pensée, le combat face à la Terreur : étonnant comme tout semble avoir une résonance avec notre époque... La folie comme éternel retour ? La raison comme éternel combat ? La compétition comme seul but ? N'oublions pas la devise que rabâche Bacamarte : « Toujours de l'avant ! » À laquelle Machado de Assis ajoute cette surenchère accablante : « Et loin de se féliciter, il demeura préoccupé, méditatif ; quelque chose l'avertissait que la nouvelle théorie recelait en elle les germes d'une autre théorie, infiniment plus novatrice. » Ou comment l'on observe qu'il y a quelque chose de pourri au royaume d'Itaíba.

Sur sa rive, à la croisée de l'extravagance et de la méthode, Clarice continue d'écrire à ses sœurs. Pendant qu'elle est en Suisse, elle approfondit sa rêverie en direction du Brésil. Elle essaie d'arrêter de fumer, mission impossible tant la cigarette lui est une « cuirasse ». Elle tente de contenir son emprise mais demande toujours plus de détails à Elisa ou Tania. Elle s'aperçoit que les conversations s'étoffent et finissent par former un monologue bizarre, la distance entre elles empêchant d'y voir suffisamment clair. Question de voix, de grain de peau, de complicité. Clarice a une secrète passion pour la flamme rouge et jaune de la bougie, « adoration païenne ». Au fil des années, elle passe, avec son mari diplomate Maury Gurgel Valente, de Naples à Paris et de Torquay à Washington. Elle travaille, elle se promène. Elle semble acharnée à toucher du doigt la vérité. Parfois, alors que rien ne l'annonçait, elle est sereine. De Berne, le dimanche 12 mai 1946 : « Ce qu'il faut c'est ne pas lutter contre le courant. Faire comme quand on se baigne dans la mer : essayer de monter et de descendre avec la vague. C'est une façon de lutter : attendre, prendre patience, pardonner, aimer les autres. Et chaque jour améliorer chaque jour. Tout cela paraissant idiot... Mais ne l'étant même pas. » ■

Jean-Philippe Rossignol est l'auteur de *Vie électrique* (Gallimard, 2011) et *Juan Fortuna* (Bourgeois, 2015). Il dirige le pôle Littérature au Grand R. scène nationale de La Rochelle-sur-Yon.